

À l'horizon

CHRISTINA FROSIO

La silhouette se reflète sur l'étroite surface vitrée le long de la porte d'entrée. Il voit son visage, les pommettes saillantes, les cheveux crépus, étrangement déformés. Il détourne le regard, ouvre la porte, glisse doucement la poussette par-dessus le seuil à l'intérieur de l'immeuble. Il se penche sur Saba et la prend dans ses bras. Elle somnole, laisse tomber sa tête sur son épaule. Il la tient serrée contre lui, là, tout va bien. De sa main libre, il remise la poussette dans le coin derrière la porte.

À la cuisine, il installe Saba dans sa chaise haute. Elle dit: ahm, ahm. Il écrase une banane, avec un peu de yogourt. Quand Saba aura mangé, il la mettra au lit. Demain, c'est le début d'une nouvelle semaine de travail au centre de radiologie, demain matin, il ramène Saba chez sa mère.

Il est dans la chambre d'enfant. Il a entrebâillé la fenêtre derrière le rideau, enveloppé Saba dans sa couverture. Quand il lui met la lolette dans la bouche, ses petites mains tâtonnent à la rencontre des siennes. Il lui caresse la tête, sent sous sa paume la chevelure délicate, la peau douce comme de la soie. On a les enfants qu'on est capables de supporter, des enfants à la mesure de nos forces. Quelle bêtise. Dieu a eu bien peu confiance en lui, une enfant si calme. Il pense à la femme de la place de jeu, pense à ses cheveux ternes et cassants, entend sa voix aiguë, crie.

Non, Célestine! disait la femme, et son enfant lançait du sable partout autour d'elle. Il rit intérieurement. Non-Célestine s'en versait sur la tête, Non-Célestine s'en barbouillait le visage. Non-Célestine frappait la poubelle avec sa pelle. La femme lui a confisqué sa pelle. L'enfant s'est mise à hurler. Juste à côté, Saba restait assise, bouche entrouverte.

Non, Célestine, a dit la femme. Elle a tendu un Dar-Vida à l'enfant, puis du chocolat, une branche entière. Il était assis sur le banc, près du bac à sable, a extrait une cigarette de son paquet. Cette femme, il faudrait lui offrir quelque chose. Il se souvient avoir eu une pensée de ce genre, et il sait qu'il a été presque reconnaissant qu'elle se tourne vers lui et lui demande une cigarette.

J'ai toujours du chocolat sur moi. Elle s'est assise à côté de lui.

Il lui a donné du feu.

Au Sinaï, le désert brûle.

Et du café, a dit la femme, un de ces cafés à l'emporter de la Migros. Elle a tiré sur la cigarette.

L'air était frais, il avait plu ce matin-là. Il a rejeté la tête en arrière. Ça et là, des trouées apparaissaient entre les nuages, laissant passer quelques rayons de soleil.

À la maison, c'est souvent insupportable. Dehors... Les mots se précipitaient hors de sa bouche. Était-ce cette voix perçante, ce ton plaintif, ou le rougeoiement derrière ses paupières fermées? Il ne pourrait plus dire d'où cela a surgi.

Derrière les barbelés, le soleil s'étend à l'infini.

Quoi?

La femme était assise à côté de lui, droite comme un i, et elle le regardait. Ses yeux à lui ont glissé vers Saba. Elle tripotait un petit moule à sable, une étoile de mer.

Tu viens d'Afrique?

Est-ce bien ce qu'elle lui a demandé? Ils ont sûrement dû parler d'Afrique.

Tu as traversé la mer?

La Mer rouge. Une destination idyllique.

Tu parles suisse-allemand. Cela sonnait comme une provocation. Ou est-ce seulement ce qu'il s' imagine maintenant.

Non, dit-il. Et nous devons rentrer. Pour peu, il aurait parlé. Mais les mots suivants restaient noués au fond de sa gorge. Il s'est levé.

Elle est fatiguée.

Il a montré Saba.

Le magazine est resté ouvert sur la table de la cuisine. Il voit la carte imprimée. Un itinéraire est tracé en rouge. Entrés illégalement en Israël depuis l'Érythrée. Des journées entières à rouler dans le désert, enfermés à l'arrière d'un camion. Au-dessus de son lit d'enfant, il y avait une carte du monde avec deux points rouges. C'est son père qui l'avait mise là. Tu es un enfant de deux mondes, lui avait-il dit. Il va vers le réfrigérateur, sort une bière. Il avait trois ans, à peine plus que Saba aujourd'hui, lorsque ses parents sont venus le chercher à l'orphelinat. Il n'a plus aucun souvenir. La bière fraîche coule dans sa gorge, il inspire profondément.

Il y a quelques jours, il a dû interrompre un examen IRM. Son patient, un monsieur corpulent, s'est mis à paniquer quand il a voulu lui attacher la tête. Non! Impossible! Je n'entrerais jamais là-dedans. L'homme s'est relevé d'un coup, écartant largement les bras. Ce truc ne fait que soixante centimètres de diamètre!

Dans le conteneur de métal à l'arrière du camion, il y a trente hommes. Ils sont parqués debout les uns contre les autres, plusieurs perdent connaissance.

Calmez-vous, a-t-il dit, je peux vous donner quelque chose. Il a tâté le bras de l'homme. Vous avez de bonnes veines. Je peux vous injecter un sédatif.

Vous êtes sûr? L'homme tremblait.

Non. Il lui a fixé un nouveau rendez-vous, lui a remis une ordonnance. Vous n'êtes pas le seul à qui ça arrive, lui a-t-il dit en prenant congé. Il repousse le magazine. Je veux me coucher et mourir. Le titre en gros caractères, il sent à nouveau en lui cette fébrilité. Qu'a-t-il bien pu raconter à la femme sur la place de jeu, il ne le sait plus. Il prend sa tête dans ses mains.

Il voit des circonvolutions sous des calottes crâniennes. Il voit des disques entre des vertèbres et des capsules articulaires remplies de liquide. Il les voit tous les jours quand il scrute les écrans de contrôle des machines, examine des clichés sur son ordinateur, lit une radiographie devant une source lumineuse.

Le désert, une zone de non-droit. Des bédouins armés, des chasseurs d'hommes. Des milliers de personnes emprisonnées et torturées. 30 000 dollars de rançon. Les faits insoutenables énumérés comme sur une liste de course. Il jette le magazine au vieux papier.

En Afrique, le soleil est rouge. C'est toujours la première image qui lui vient à l'esprit. Un troupeau d'éléphants entre deux arbres, et le soleil en arrière-plan, une énorme demi-sphère rouge. Elle s'étend sur tout l'horizon. C'est sa mère qui lui avait offert ce livre, une histoire de son pays. Le sang bat dans ses tempes. Il tend l'oreille, croit avoir entendu un bruit. De petits cris de frayeur. Il va dans la chambre de l'enfant, s'approche du lit. Saba dort. Son corps menu se soulève et s'abaisse, il sent son propre visage se détendre. Ses ancêtres, qu'est-ce que ça peut bien lui faire. Saba connaît ses parents, son père et sa mère, même si elle ne les voit plus que rarement ensemble.

Elle croit qu'il est un réfugié. La femme de la place de jeu croit qu'il a traversé la mer. Il ne sait même pas quels pays il aurait dû traverser pour arriver ici. Il retourne à la cuisine, prend sa bière.

Ismael, dit-il, Je m'appelle Ismael, et dans sa main, la sienne paraîtrait encore plus blanche. Il la voit assise sur le banc, devine son léger sourire. Klara, dit-elle. Oui, Klara, ça lui irait bien. Il dit: mes parents s'appellent Susanne et Hanspeter Further. Ils habitent à Zollikofen. C'est de là que je viens, là que j'ai grandi. Il aurait pu dire cela. Il est debout dans la cuisine et parle dans la pièce vide.

Traduit de l'allemand par Bénédicte Savary

biblio

Noch ist nicht Herbst

Roman, Ed. Offizin, Zurich, 2014.



PHOTO MARGARETA SOMMER

bio

L'AUTEURE Christina Frosio est née à Zurich. Elle vit aujourd'hui à Berne, est mariée et mère de deux enfants. Après un apprentissage de fleuriste, elle a effectué une formation de libraire et travaille actuellement dans une petite librairie du quartier de la Lorraine. Elle écrit depuis 2006 et est l'auteure d'un roman et de nouvelles parues dans des revues et anthologies. Celle que nous publions ici a gagné le 1^{er} prix du concours d'écriture lancé par la section du Parti socialiste de Müri-Gümligen à l'occasion de son 100^e anniversaire en 2016. Elle a valu à son auteure une invitation aux 10^e Rencontres de Bienne en 2017. Elle s'inscrit dans un travail que Christina Frosio effectue sur les éléments, ici le feu et la couleur rouge. Les synesthésies qu'elle perçoit entre les mondes visuels et auditifs fournissent le point de départ de ses textes, ensuite longuement ciselés pour créer un rythme qui restitue cette dimension sensorielle et l'ouvre à l'imagination des lecteurs.

LA TRADUCTRICE Bénédicte Savary est née à Bâle en 1969. Elle a étudié l'allemand, le français et la littérature comparée à l'université de Zurich et de la Sorbonne-Nouvelle. Elle est également titulaire d'un master en communication interculturelle de l'université de la Suisse italienne. Elle a travaillé de nombreuses années dans la communication, tout en menant en parallèle une activité de traductrice de l'allemand au français, métier qu'elle exerce aujourd'hui à plein temps en indépendante. Pour sa traduction de la nouvelle de Christina Frosio, elle a bénéficié du mentorat d'Ursula Gaillard et évoque son travail dans un texte à découvrir sur www.lecourrier.ch/auteursCH

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH et www.chlitterature.ch. Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de la Fondation Cœrtli, de l'Association [chlitterature.ch], de la République et canton de Genève et de Pro Helvetia.